

SUPERPOSITIONS

Le langage, comme le rire, a l'étrange puissance d'être à la fois précis et équivoque. À la fois, c'est-à-dire *en même temps*. Si bien qu'il livre ses plus belles étincelles lorsque, par loisir ou par nécessité, il trouve la manière de nommer de façon précise cette équivocité. Ce qui ne va pas sans ouvrir symétriquement la possibilité de dévoiler l'équivoque qui loge dans les interstices de toute précision.

Le mot « superposition », lorsqu'il est rapporté à ce qui l'a rendu nécessaire dans le cadre de la physique quantique, est l'une de ces étincelles. Dans ce cadre, ce mot veut nommer la façon *précise* dont les propriétés attribuables aux constituants élémentaires de notre monde sont *indéterminées*, avant que la mesure de notre regard ne les projette sans ambiguïté sur l'une des multiples couches vacillantes du possible pour nous les rendre enfin évidentes. Avant l'ordre, les choses ne se trouvent pas dans le chaos, ou plus précisément, elles ne s'y trouvent que minutieusement superposées. La superposition ne se confond donc pas avec le brouillage, avec le flou, avec le simplement ambigu, ambivalent ou incertain. Elle ne renvoie pas de façon indifférenciée à toutes ces figures de la confusion qui alimentent le mystérieux, l'obscur et le sans fond que l'on tient pour profond si souvent. Dans la précision du problème qui motiva cet appel presque désespéré aux intuitions du langage, la superposition quantique désigne à sa manière la structure objective de ce qui ne se laisse déterminer qu'en le réduisant.

Il n'en reste pas moins que c'est bien dans l'étendue glissante du langage que les savants ont dû finir par puiser et par déposer leurs (in)déterminations. Et c'est là, dans l'infini royaume de l'analogie, où l'équivoque est *de droit* et la science côtoie le poétique, c'est bien là que Michaël Sellam les retrouve. Le rapport de Sellam à l'univers quantique (à ses images, à son langage) n'est pas de référence ou de pure fascination. Il est de *sens*. Science et fiction constituent pour lui des états superposés qu'il ne s'agit pas de mesurer. En renvoyant dos à dos l'une et l'autre, en composant des images, des volumes et des sons hétérogènes, le travail de Michaël Sellam ne bidouille rien, mais *superpose* avec précision.

La superposition devient avec Michaël Sellam une figure de la composition artistique. Dès lors, le foisonnement d'analogies trouve une nouvelle raison, un nouveau principe, un fondement. Mais ces analogies sont aussi des analogies pour rire. Comme ces grandes idées que l'on a sous la douche. Il reste que tôt ou tard l'eau sera froide ou la peau aura vieilli, et le temps sera venu de devoir en sortir. La royauté que l'on aura projetée derrière tant de rideaux affrontera alors le risque de nudité associé au fait que « derrière le rideau, il n'y a rien à voir ». « Avoir rien à voir », « avoir tout à voir », voilà les véritables états superposés qui s'offrent, vacillants, au regard présumé actif de l'observateur. Sans doute, ici comme ailleurs, cette mesure n'est pas entièrement subjective. Mais une chose est sûre, Michaël Sellam ne cessera jamais de rire – c'est-à-dire, de composer l'équivoque avec précision.

Juan-Luis Gastaldi